

Belge sur le retour

14/20

RÉCIT



Après 25 années d'exil au Mexique, l'écrivain Hubert Antoine, lauréat du prix Rossel en 2016, observe une Belgique différente. Vingt épisodes durant, il nous livre la chronique de son retour sous nos latitudes et convoque, tour à tour, les vieux slows de Pierre, les gaufres chaudes, le patriotisme de Guy Coëme ou les femmes de Corto Maltese.

La qualité de vie



HUBERT ANTOINE

Une matinée pluvieuse cire les gros pavés des Marolles, je suis en train de fouiner dans une boîte remplie de volumes d'auteurs grecs et latins, Pindare, Horace, Sappho... L'éternel en état de décomposition.

« Vingt euros la caisse », propose le jeune vendeur en blouson de cuir.

Je me sens comme un archéologue découvrant un lourd trésor mais sans force pour le transporter. Je l'achèterais bien afin de mettre ces livres à l'abri. Poète qui voulait se la jouer en héros de John Fante, à l'automne de 1992, je suivais les cours de philologie classique en tant qu'auditeur libre, des études qui ouvrent les yeux, ne mènent nulle part mais emmènent partout. Mes amis faisaient le droit ou les romanes comme une suite obligatoire aux quinze années d'école.

Récemment, un de mes neveux a abandonné un doctorat en biochimie pour créer sa propre bière. Son frère joue du violon dans la rue. Ma cadette a commencé, dès l'âge de 11 ans, à publier des tutoriels sur YouTube. Sa sœur aînée a enrichi sa majorité en s'engageant dans le service citoyen.

L'université n'est plus une étape obligatoire pour assurer son avenir ou rassurer ses parents. L'urgence climatique mêlée à l'ambiance apocalyptique d'un monde à sauver a ouvert les ailes, les idées, les initiatives. Les jobs à la maison remplacent les burn-out, le potager est devenu la nouvelle église, les plus astucieux(les) ne perdent pas leur temps en ligne.

On peut dire ce que l'on veut sur ce millénaire (peut-être le dernier sur cette planète), il casse les codes, les traditions, les limites. La génération qui pensait sa pension et avait une brique dans le ventre s'est effritée au profit d'une qualité de vie de tous les instants, dans laquelle le détail et le plaisir minuscule ont plus d'importance que les actions de bon père de famille.

4/5

TÉLÉVISION

Les héros de notre enfance

Fifi Brindacier, Goldorak, Mario Bros, Son Goku. Leurs innombrables passages dans le petit écran ont bercé l'enfance de différentes générations. Cette semaine, « Le Soir » dresse leurs portraits. Pour que les plus jeunes d'entre nous découvrent les héros de l'enfance de leurs parents. Et les parents ceux qui ont fait rêver leurs enfants...

Son Goku, le garçon singe qui menaçait la jeunesse

La jeunesse des années 1990 a vécu au rythme du « Club Dorothée » et de son programme phare : « Dragon Ball ».

LORRAINE KIHIL

Kamé Hamé Haaaaaaa ! » Chacun à un bout de la chambre, bras tendus, visages constipés. On imagine la rencontre de deux boules d'énergie surpuissantes luttant pour prendre le dessus. Explosion ! On est Trunks, parce qu'il vient du futur et qu'il a des cheveux mauves trop cool, ou Son Goten, parce que lui aussi c'est un enfant, ou Son Goku, parce que c'est le plus fort et que bon, *Dragon Ball*, c'est quand même lui. La fin du combat se jouera dans les décombres, sauf interruption *ex machina* du genre « Eh là-dedans ! Les devoirs, ça avance ? »

260

Avec plus de 260 millions d'exemplaires vendus dans le monde, *Dragon Ball* est un des mangas les plus vendus de l'histoire, derrière, entre autres, le mastodonte *One Piece*. La série, qui ne compte « que » 42 tomes (contre 83 pour *One Piece*), a longtemps conservé le meilleur ratio de ventes par numéro mais vient de se faire doubler par le jeune phénomène *Demon Slayer*. L.K.

Un manga pédophile ?

A la fin des années 90, alors que la Belgique est traumatisée par l'affaire Dutroux, le parquet général de Bruxelles ouvre une information pénale pour incitation à la pédophilie. En cause, la propension du petit Goku à se retrouver nu dans les premiers épisodes de la saga et les stratagèmes de Tortue génial, le maître des arts martiaux obsédé sexuel, pour obtenir les petites culottes des jeunes femmes (personnage qui passe difficilement la relecture à l'ère #MeToo). L.K.

doutable et surpuissante armée du ruban rouge qui se prend une fessée d'anthologie. Le tout rythmé par une série de gags, s'appuyant sur la naïveté de Goku qui, faute de connaissance des codes sociaux et... d'intelligence, réagit souvent de manière totalement inappropriée.

« *Dragon Ball* est une parodie d'un conte chinois hyper connu en Asie, *Le Roi-Singe* », explique Bounthavy Suvilay, qui a consacré une thèse à la réception de *Dragon Ball* en France.

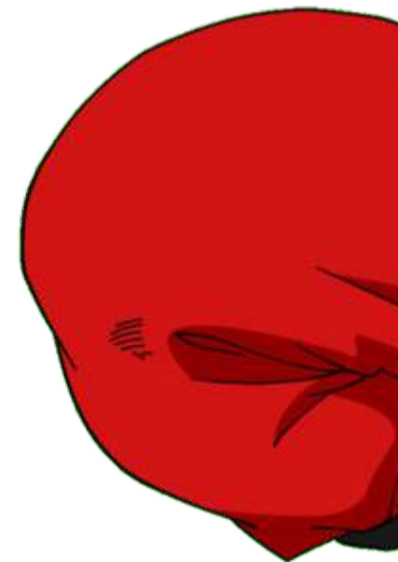
« Son Goku en reprend une partie des attributs : le grand bâton, la queue de singe, le nuage magique. Sauf qu'au lieu d'être un singe, il devient une espèce de King Kong lors de la pleine lune (d'où le décès du grand-père, NDLR). Et s'il s'agit bien de deux marginaux, le Roi-Singe est remarquable par son intelligence, son irrévérence, Goku par sa naïveté. » Mais l'histoire s'écarte peu à peu de ses références et du périple initiatique pour laisser davantage de place à l'art martial, qui était complètement absent du conte d'origine.

Des combats plus nombreux

« Akira Toriyama, son créateur, avait connu un énorme succès avec son manga précédent, *Dr Slump*, qui était une série de gags. Mais il n'en pouvait plus. Le format était trop difficile, trop exigeant. L'humour demande énormément de travail. Il était toujours en retard. Son éditeur lui a conseillé de faire un truc plus à la mode, façon *Chevaliers du Zodiaque*, avec plus de combats. » Fan de Jackie Chan et des films d'action, le mangaka se prend au jeu, changeant progressivement son dessin avec des personnages plus anguleux, pour dynamiser les scènes de combat qui deviennent de plus en plus ambitieuses, mieux maîtrisées. Le ton change aussi. « La série, centrée sur le tournoi, devient plus dramatique, plus sérieuse. D'où le fait de faire grandir Goku, qui passe d'un gamin de 14 ans qui a l'air d'en avoir 5 à un grand gamin qui a l'air adulte. » Aux tournois, s'ajoutent peu à peu une série de menaces extraterrestres (dont les frères de Son Goku qui découvre qu'il vient d'une autre planète et s'appelle en fait Kakarot, oui, comme la carotte) qui poussent Son Goku à continuer à se battre pour protéger le monde.

En France et en Belgique, ce basculement est marqué par le changement de nom de l'animé qui devient *Dragon Ball Z* (et comporte des passages hors série, absents du manga original). Le phénomène prend alors réellement, boostant les audiences du *Club Dorothée*. *Dragon Ball Z* est partout dans les cours de récré, des cartes Panini échangées (ou rackettées) dans les coins aux discussions d'experts sur les derniers rebondissements (une semaine à tenir entre chaque micro-avancée du scénario). Pas moins de 18 jeux vidéo seront publiés dans les seules années 1990.

Dragon Ball se décline en figurines, dans les magazines et, surtout, en manga. Le succès convainc d'ailleurs Glénat de passer à la vitesse supérieure dans la traduction et l'édition de séries japonaises, comme le souligne Bounthavy Suvilay : « Il n'y aurait pas eu d'importation du manga en France sans *Dragon Ball*. On parle toujours d'Akira, mais on l'oublie vite : Akira était un four. » Pour l'autrice, si le manga rencontre un tel succès commercial à l'époque, c'est aussi parce qu'il comble un manque : le récit de jeunesse est alors relativement dé-



Bulma, Son Goku, Piccolo/Satan Petit Cœur et Vegeta, des personnages mythiques de la série *Dragon Ball*. © D.R.

